

Bernard LEPETIT (1948-1996)

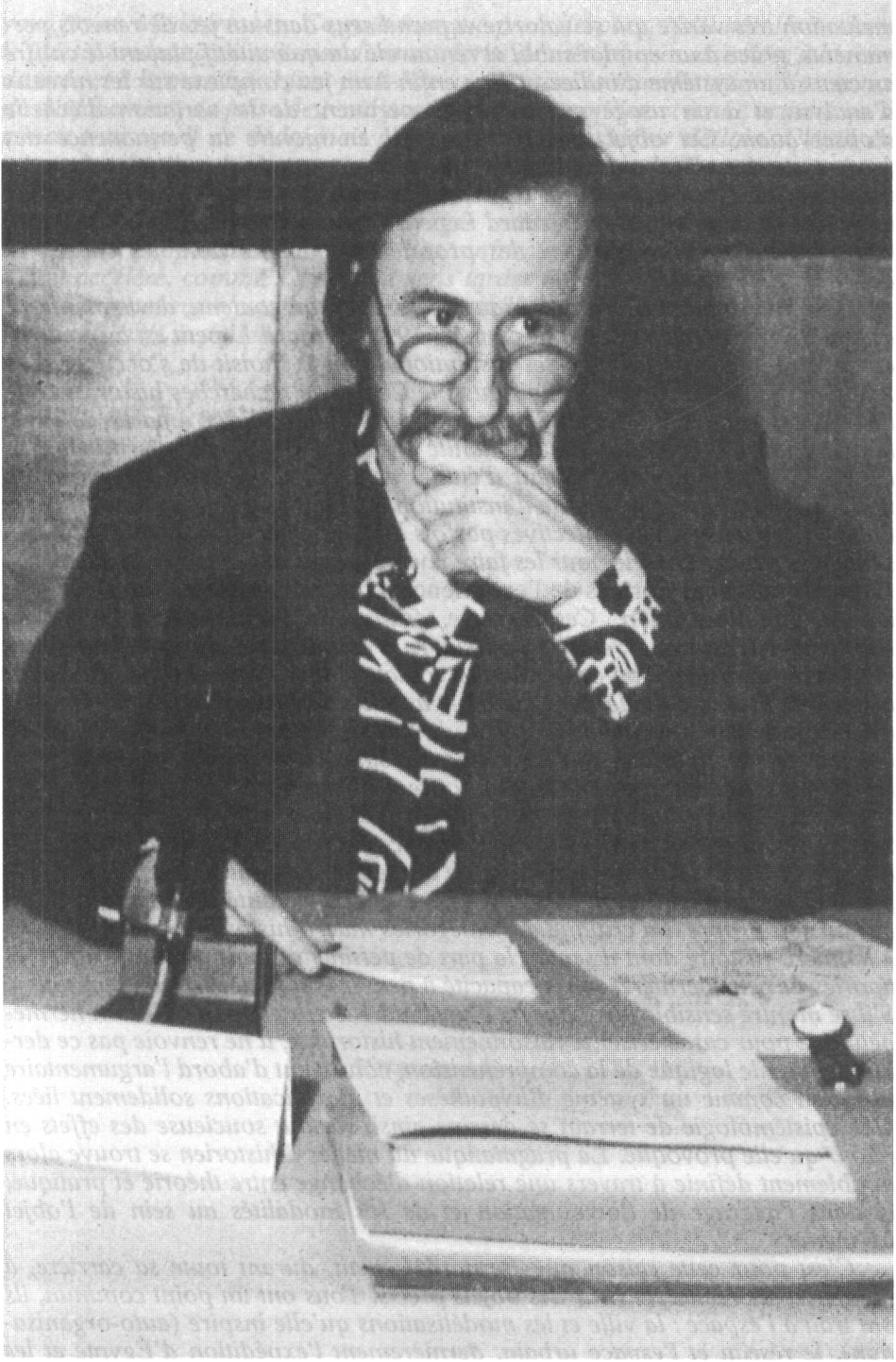
La forte présence et l'autorité aussi naturelle qu'amicale de Bernard Lepetit rendent comme irréaliste sa disparition. L'avenir ne pouvait qu'appartenir à cette intelligence critique si vive qui lui faisait mieux qu'à d'autres percevoir les pistes intéressantes encore vierges et les façons nouvelles de penser et d'écrire l'histoire. Et pourtant la mort l'aura surpris, au moment où sa créativité et son influence sur le milieu des historiens s'affirmaient comme considérables. Tout en vivant intensément et avec exigence son métier d'historien, il conservait cependant cette distance amusée et ce scepticisme discret qui lui donnaient une force et une lucidité peu communes, qui rendaient cette personnalité si profondément attachante.

Bernard Lepetit aimait passionnément les Annales. Les Annales depuis plus de dix ans lui doivent beaucoup. La haute idée qu'il s'en faisait ainsi que de leur rôle dans l'historiographie ont beaucoup contribué à maintenir et à renforcer la capacité de la revue à être un lieu d'innovation et d'expérience intellectuelle. C'est en 1986 qu'il devient secrétaire de la rédaction, fonction qu'il occupe pendant six ans avant d'accéder au Comité de direction en 1992. Très vite, il s'affirme comme un « homme de revue ». Il en possède d'évidence toutes les qualités. Outre un sens de l'organisation et une forte capacité de travail, il a une grande faculté d'écoute, couplée à un goût profond pour l'échange intellectuel. Combien de visiteurs n'a-t-il pas reçus dans le bureau des Annales, au 5^e étage de la Maison des Sciences de l'Homme, toujours attentif à leurs recherches et soucieux de bien les comprendre, bien souvent capable de les aider à définir et à améliorer leurs projets ? Combien de textes n'a-t-il pas lus — pour les Annales bien sûr mais aussi pour tous ceux, français ou étrangers, amis ou collègues, qui sollicitent son avis — ces textes qu'il rend le jour dit, annotés en détail de sa fine écriture qu'il fallait savoir déchiffrer ? Nul doute que cette disponibilité intellectuelle, alliée à une rare finesse de lecture, ait beaucoup contribué à son rayonnement personnel. Les jugements qu'il porte sur les articles soumis au Comité des Annales témoignent d'une étonnante acuité et d'une sûreté sans égale pour comprendre la logique d'un texte, sa construction et sa place dans les problématiques en

cours, tant en histoire que dans les sciences sociales. Ses avis sont motivés par le souci de donner aux Annales un vrai et ambitieux projet intellectuel. Pour lui une revue, même de premier plan, ne doit pas seulement refléter l'historiographie en train de s'écrire, elle a aussi pour mission de défricher des voies encore mal explorées, de signaler les chantiers prometteurs, c'est-à-dire qu'elle doit accepter la prise de risques. Surtout, elle ne remplit son rôle que si elle réfléchit sur les pratiques et les façons de faire de l'historien, contribuant par là même à les faire évoluer.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'initiative qu'il prend à la fin des années 1980, avec le Comité de direction, de s'interroger sur le nouveau paysage historiographique, ses incertitudes et ses potentialités latentes, avec « l'ambition de saisir, sur le vif, un tournant critique ». Cette opération éditoriale est nécessaire : l'épuisement du paradigme associé à l'histoire sérielle, les difficultés croissantes de l'histoire des mentalités pour renouveler ses objets, le défi lancé par la micro-histoire aux manières de faire alors privilégiées, tous ces signes et d'autres encore dessinent une conjoncture difficile qui appelle une réaction des Annales. L'un des grands mérites de Bernard Lepetit est d'avoir perçu précocement ces changements et d'avoir suscité une réflexion approfondie au sein du Comité de direction. Le résultat est ce numéro spécial de décembre 1989, le Tournant critique, dont il est légitimement fier, qui place la revue au cœur d'un débat qu'elle a pour partie suscité. Cette nouvelle alliance proposée aux sciences sociales, sur la base de la reconnaissance des identités disciplinaires, définit, selon son expression, une « pratique restreinte de l'interdisciplinarité ». La spécificité de l'histoire n'est pas qu'elle étudie le passé car, de plus en plus, économistes, sociologues, philosophes cherchent dans les périodes anciennes des occurrences qui les aident à penser et nourrissent leurs modèles. Par contre, l'exploration des mécanismes temporels, sans être une exclusive, doit constituer la contribution particulière de l'histoire. A l'inverse, une attention forte des historiens pour les sciences sociales est une condition, dans la meilleure tradition des Annales, pour échapper aux pratiques devenues trop habituelles et pour mettre en question les conceptualisations qui ont fait leur temps. Ces assertions seront par la suite au cœur de ses réflexions d'historien.

Dans les mêmes années, ses recherches personnelles arrivent à maturité. Après un ouvrage consacré aux transports en France entre 1740 et 1840 (Chemins de terre et voies d'eau. Réseaux de transport et organisation de l'espace en France, 1740-1840, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1984), il publie en 1988 sa thèse de doctorat d'État soutenue l'année précédente : Les villes dans la France moderne 1740-1840, Paris, Albin Michel. Ce livre important, longuement mûri, le désigne comme l'un des meilleurs spécialistes d'histoire urbaine de sa génération. De même que le Tournant critique annonce et invite à une transformation de l'historiographie, cette recherche entend dépasser l'approche monographique et sérielle, dont il maîtrise par ailleurs fort bien les techniques qu'il a éprouvées dans sa thèse de doctorat de troisième cycle sur la population de Versailles de 1545 à 1715 (1976). L'un des aspects les plus novateurs de ce travail réside dans la construction progressive de son objet, le réseau urbain. Loin d'être donné d'avance, cet objet se constitue peu à peu grâce à la mobilisation d'une docu-



mentation très variée qui se valorise et prend sens dans un jeu de renvois permanents, grâce à un emploi subtil et renouvelé du quantitatif plaçant le chiffre au cœur d'un système d'indices, grâce enfin à un jeu complexe sur les niveaux d'analyse et à un usage qui se révèle pertinent de la variation d'échelle d'observation. Cet objet ainsi constitué, il en montre la permanence des formes structurelles mais aussi les changements parfois radicaux dans les modalités de fonctionnement. On touche ici à l'une des préoccupations majeures de la réflexion de Bernard Lepetit : comment le changement advient, comment un système acquiert des propriétés nouvelles dont les caractères dépendent du passé ?

Ce déplacement historiographique, sa nature, son contenu, deviennent une question importante au début des années 1990. Bernard Lepetit est au cœur de ce débat, mobilisant les diverses institutions dont il choisit de s'occuper. Les Annales, encore et toujours, mais aussi le Centre de recherches historiques de l'École des Hautes Études en Sciences sociales qu'il codirige à partir de 1992, la collection « L'évolution de l'humanité » (depuis 1992), et son séminaire de l'EHESS dont il est élu directeur d'études en 1989. Il se révèle alors sous un nouveau jour, celui d'« homme d'institution ». Il sait en effet assumer efficacement les responsabilités collectives parfois lourdes à gérer, tout en les investissant de sa propre énergie pour les faire vivre et servir des objectifs intellectuels. La publication des Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale (1995) en est une illustration. Cet ouvrage, fruit d'un colloque du Centre de Recherches Historiques, entend poursuivre et concrétiser l'entreprise du Tournant critique. Alors que ce dernier se voulait d'abord une critique du savoir historique menée à l'aide d'un dialogue avec les sciences sociales, les Formes de l'expérience travaillent, à partir de cas concrets, à l'appropriation de concepts développés dans les disciplines voisines (convention, légitimité...) en les dotant d'une charge temporelle propre à l'histoire.

Cette activité éditoriale ne nuit en rien à la poursuite de ses propres travaux. Ils concernent d'abord la connaissance historique, la façon de penser et d'écrire l'histoire. L'originalité forte de ces textes, souvent récents, tient à leur profond attachement au métier d'historien et à la volonté de tracer un sillon qui lui soit propre. Sa critique des catégories macro-historiques recourt certes à la micro-histoire dont il sentait la part de pertinence mais il montre aussi les apories de cette dernière, son incapacité à penser « la société comme un tout ». S'il se montre sensible aux apports d'un Paul Ricœur et de la réflexion herméneutique pour caractériser le raisonnement historique, il ne renvoie pas ce dernier à la seule logique de la compréhension, concevant d'abord l'argumentaire historien comme un système d'hypothèses et d'explications solidement liées. Une épistémologie de terrain se dessine ainsi, surtout soucieuse des effets en retour qu'elle provoque. La pragmatique du métier d'historien se trouve alors doublement définie à travers une relation d'échange entre théorie et pratique, et dans l'ancrage de l'investigation et de ses modalités au sein de l'objet lui-même.

C'est pour cette raison que Bernard Lepetit, durant toute sa carrière, a poursuivi ses recherches sur des objets précis. Tous ont un point commun, ils ont trait à l'espace : la ville et les modélisations qu'elle inspire (auto-organisation), le réseau et l'espace urbain, dernièrement l'expédition d'Égypte et les

BERNARD LEPETIT

voyages en Méditerranée. Ce goût marqué pour l'espace, qu'il manifeste dans le plaisir évident qu'il a à user dans ses écrits de métaphores associées à la randonnée et à la marche, il faut peut-être y voir aussi la manifestation d'un souci de détachement, de prise de recul par rapport à un milieu et à une activité qu'il aimait mais qu'il ne dédaignait pas parfois de considérer de loin. C'était en somme sa façon à lui de pratiquer le jeu des distances différenciées.

L'activité de Bernard Lepetit ces dernières années avait pris une ampleur considérable. Interventions et voyages multiples, articles toujours plus nombreux, propositions intellectuelles renforcées..., le rythme du promeneur s'était accéléré, comme s'il voulait sans tarder montrer le chemin.

Le promeneur n'est plus là, il nous faut désormais faire face à l'absence de l'ami qui était si présent.

Jean-Yves GRENIER